

Anouk Sraka

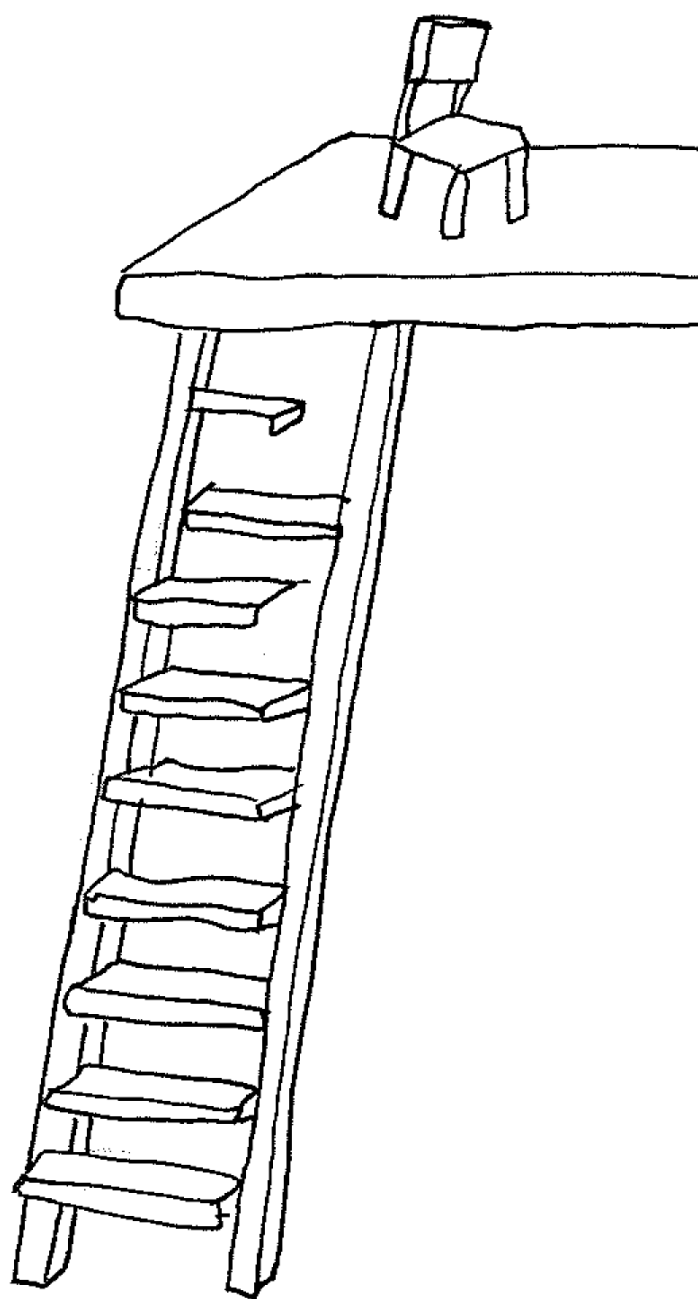
Ebabx - École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux
2019 - 2020

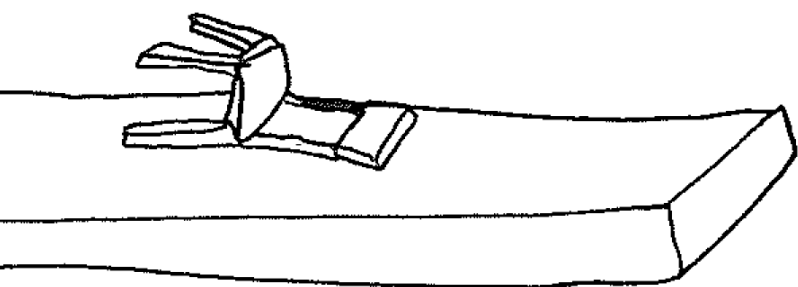
Mémoire de DNSEP mention art
accompagné par Maël Guesdon, Florent Lahache et
Pierre-Lin Renié

Et quand je manque de sommeil, il me retient de force, m'enferme en moi jusqu'à ce que je sois assez rangée pour ressortir. Ce n'est même pas vraiment un besoin de repos physique qui me fait dormir autant, c'est l'impression que si je ne le fais pas, je manque quelque chose. Le sommeil n'est pas une perte de temps sur la vie, c'est un temps de vie ailleurs. Il permet de mieux vivre éveillé, mais je préfère ne pas souligner cet aspect car il restreindrait le sommeil à son rôle le plus aliénant : un moyen d'améliorer la productivité comme un autre. Le sommeil ne sert pas seulement à recharger les batteries du moi social, rationnel, productif. C'est un temps d'expression de la subjectivité, le seul moment où le cerveau produit ce qu'il veut, sans se soucier des contraintes physiques et morales du monde réel qui conditionne normalement les images produites. Toute perception du monde est déjà subjective, le cerveau produit une projection de la réalité, certes la plus plausible et pratique, mais qui reste toujours une interprétation, une vision reconstruite.

J/e rêve que j/e m/e réveille dans m/on lit.
On rêve qu'on se réveille dans notre lit.
On rêve qu'on se réveille dans son lit.
A rêvé que se réveilla dans son lit.
Rêve que se réveille dans son lit.
Iel rêve qu'iel se réveille dans son lit.
Elle rêve qu'on se réveille dans leur lit.
J/e rêve qu'on me réveille dans leur lit.
On rêve que je me réveille dans notre lit.
Nous rêvons que nous nous réveillons dans leur lit.

Souvent je change de genre.
Souvent je ne suis rien en
particulier, juste moi. Le moi que
j'étais quand j'étais enfant, qui
se définissait par ses ambitions
de pirate, sauvage, panthère,
elfe, monstre, princesse des
loups ou chevalier en quête.
Parfois je suis un il, mais ce n'est
qu'un détail. Aucun élément
extérieur ne m'y renvoie, à part
peut être le regard des autres. Je
ne me pose pas plus de question.





Et puis, dire que l'imaginaire suffit, ce n'est pas une politique défaitiste pour autant. D'ailleurs, ce n'est pas dire que l'imaginaire suffit, car les choses sont déjà là. Il faut seulement dessiner leurs contours, même pas besoin de les remplir. Produire des objets plastiques et esthétiques me semble coupable, inutile et encombrant. Cela-dit, se contenter d'observer, d'imaginer, de projeter, n'est-ce pas une technique de survie face à un système difficile à investir ? Se contenter de peu, est ce un parti-pris, ou bien n'est ce que le résultat d'une forme de dépit, d'épuisement ?

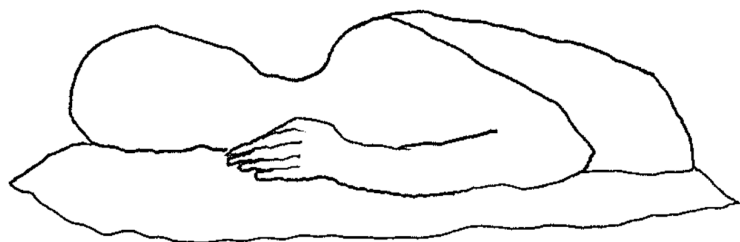
Pour ne pas s'inclure au réseau institutionnel et économique de l'art contemporain, gouverné par des conventions et systèmes de monstration, il reste encore l'art pour les intimes. Ou encore l'art pour soi et personne d'autre, faire une galipette sur son tapis et une grimace dans le miroir.

Ouvrir une brèche sensible dans le réel. Pour que l'art soit un fil parmi le tissus de la vie quotidienne

Une économie de moyens. Ou peut être une économie d'énergie. Une économie tout court. En fait non ce n'est pas une économie, c'est un dénuement. Une méditation peut-être.

Des personnes sont dans un même espace. Elles écoutent les mêmes mots. Essayent chacune dans leur coin, d'imaginer la chose. Une image se forme au dessus de leurs têtes, ou à leurs pieds ou comme un brouillard autour d'eux.

C'est déjà un cloud.





La fenêtre était restée ouverte, le vent s'engouffre dans la pièce, le *Monstera Deliciosa* se courbe au rythme de son souffle. Ses tiges sont immenses et elles se cambrent jusqu'à effleurer mon lit mais ne se cassent pas. Une bourrasque plus forte le fait tomber, je me précipite pour le secourir. Je ferme le vélux en fauillant mes mains à travers le branchage de la plante. J'essaie de la redresser mais ma vision est brouillée par son corps. Je me fie au toucher. Je sens que le pot en terre s'est cassé et m'empêche d'extraire la plante. J'attrape sa tige principale et me rend compte qu'elle aussi est brisée comme une céramique, elle est froide et lisse et ses bords meurtris me coupent les doigts.

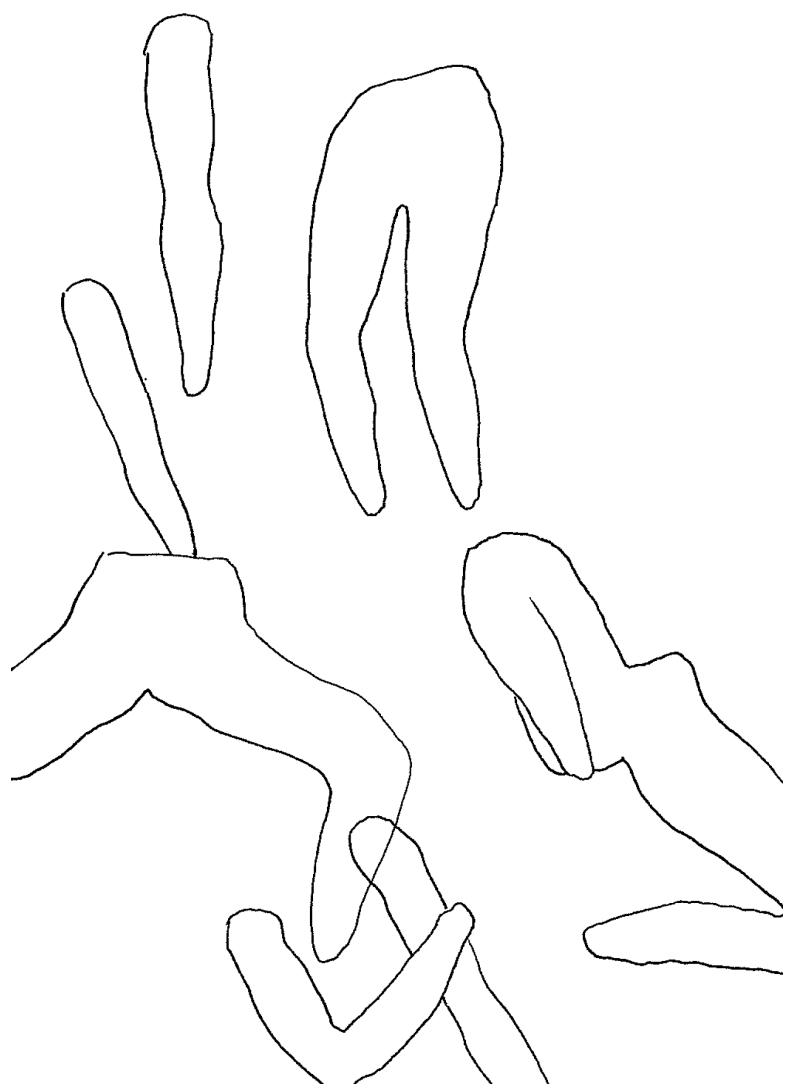
D'autre part, il y a une certaine partie de moi qui est attirée par les choses figées, mortes, éternelles et absurdes. Certains objets d'arts font parties de ces choses. Les sculptures, les installations, les choses qui prennent de la place. J'ai l'impression de tomber dedans, dans un espace-temps figé, infini. Ce sont des objets qui n'existent nulle part. Dans une galerie, un musée, une salle d'exposition, ils sont un leurre.

Quand on paye son entrée au musée, on achète un certain temps d'attention, un moment donné et régulé par les horaires d'ouverture pour accéder à un espace-temps différent. Une mise en scène d'objets, posés, enfermés. Dépendants d'un système de monstration pour se laisser voir. Ça me fait un peu de peine pour eux. Le musée aurait pu jouer le rôle d'un prisme, d'un miroir, un lieu paisible où on peut renouveler son regard. Désormais je ne peux m'empêcher de le voir comme un sanctuaire pour objets rejets du monde, objets résultats d'une équation de facteurs du monde dehors, qui ne font que me montrer des choses déjà vues.

Désormais, j'associe la fascination pour les objets avec une logique d'auto-destruction. Produire des objets de culture ancrés dans leur propre univers d'interprétations et de références. Des objets qui s'éloignent de plus en plus du corps et des mouvements. Qui concentrent l'attention sur l'espace de leur représentation. Je parle des objets d'arts, disons surtout ceux qui sont imposants, ou vraiment fragiles, je ne parle pas des objets d'artisanat, ou des petites choses intimes que chacun décide de qualifier d'objet d'art-à-soi. Les objets qui habitent les lieux d'expositions, en résumé, ceux qui ne sont vraiment pas pratiques.

Car se passionner pour les objets du quotidien, c'est regarder l'envers des choses. Le négatif des mouvements et pensées des êtres, les choses fabriquées pour encadrer le corps et la vie.

Quand j'ai mis la tête sous l'eau je m'attendais à voir. C'était à trente mètres de la côte à peine. Mes poumons se sont remplis d'eau alors que ma bouche était toujours fermée. Le fond n'était qu'un grand parking. Sans escaliers même. Le sol du fond de l'eau, sous la surface ondulée : parfaitement plat. Même pas une crevasse ou quelque chose pour signifier qu'il y avait bien un noyau quelque part. Juste une étendue calme et dangereuse. À perte de vue une sueur froide. Je me suis faite aspirée sans aspérités. J'ai vu trois poissons gris moroses ramper juste au dessus des longs tuyaux en métal à moitié enfouis. Alors je me suis rendue compte que ce n'était pas le fond de la mer c'était une mise à niveau. Je crois qu'il n'y avait rien dessous. La terre était plate et c'était terrifiant.



pour lancer une chose dans la matière qui en produira d'autres et que les mouvements qui en ricocheront soient justes parmi toutes ces informations qui s'accumulent et s'interconnectent il faut trouver des lignes et en choisir certaines bien qu'elles semblent toutes équitables

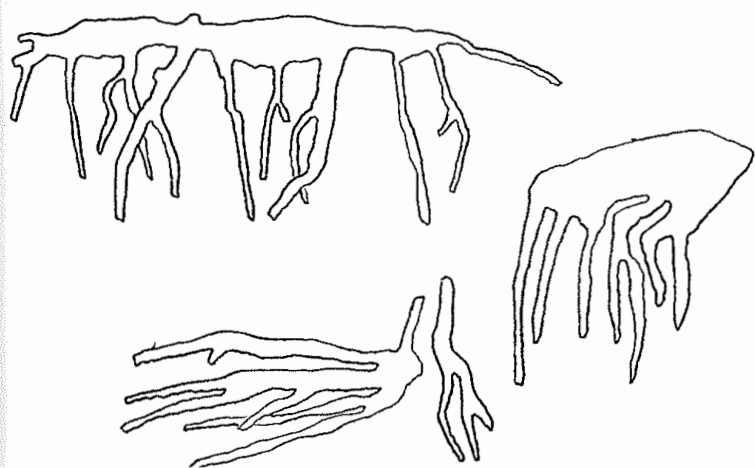
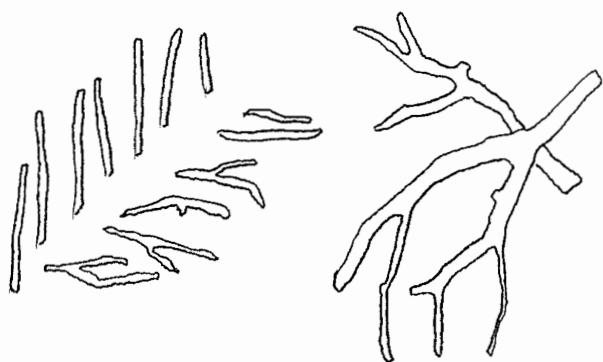
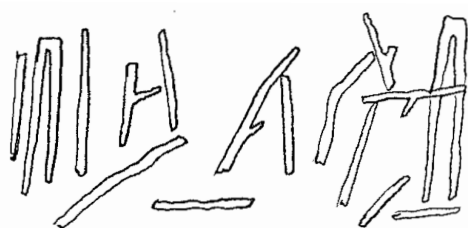
des choses il y en a déjà suffisamment bien plus que ça elles me submergent mes yeux ma peau mes oreilles je préfère trier encore et encore mes affaires à moi en jeter une à la fois et chercher encore une meilleure organisation de tous les éléments pour qu'enfin les objets soient à leurs places nous moi et mes objets chacun dans sa boîte dans son tiroir dans son étagère contre son mur car il n'y a rien de plus rassurant que les matières mortes les planches et les carreaux de céramique et les pieds en métal qui ne demanderont jamais rien et qui ont une ignorance parfaite remplis de leur indifférence même pas choisie juste déjà là toujours été

pour beaucoup d'affaires il suffit d'un bon vernis et d'un soin particulier pour les empêcher de se décomposer

Je me réveille dans mon lit avec l'intime conviction que quelque chose ne va pas. Je passe la tête par dessus la rambarde de la mezzanine pour observer mon salon. Vu du ciel, ça ressemble presque à une carte ou un plateau de jeu. J'inspecte mon intérieur, protégée dans mon mirador. Rien n'est comme d'habitude. Le canapé a été tiré au milieu de la pièce, au lieu de reposer contre le mur. Les casseroles ont été sorties des placards de la cuisine, et sont éten-dues, mortes, sur la table et le bureau. La fenêtre est ouverte. Il y a des rideaux qui ne m'appartiennent pas. Ils semblent avoir été rajoutés pour témoi-gner de l'air qui tourbillonne dans la pièce. Ils flottent doucement à l'intérieur de la cuisine.

La personne se réveille dans son lit avec l'intime conviction que quelque chose ne va pas. Elle passe la tête par dessus la rambarde de la mezzanine pour observer son salon. Vu du ciel, ça ressemble presque à une carte ou un plateau de jeu. Cette personne inspecte son intérieur depuis son mirador. Rien n'est comme d'habitude. Quelqu'un est venu toucher à tout. Toutes les choses semblent disposées comme d'habitude, mais en y regardant mieux, elles sont légèrement décalées, tournées dans le mauvais sens, un peu trop à droite ou à gauche. Doucement, elle tend l'oreille, en se cachant derrière les barreaux. L'autre doit sûrement être encore là. L'air est lourd et les fenêtres sont fermées. Le temps paraît tellement figé qu'il ne peut rester ainsi encore plus longtemps. Quelque chose va arriver.

Les yeux s'ouvrent dans le lit. C'est une telle douleur d'essayer de se réveiller et de ne pas y arriver. C'est être coincé dans son propre cerveau qui ne peut s'empêcher de mentir. Ça dure indéfiniment. Le regard se faufile dans l'appartement. Il rampe près du plafond, comme une caméra de sécurité. La lumière est morte, la perspective a changé. La pièce fait à la fois 12m² et 20m de profondeur. Sans bouger, tout tombe. Tout à coup une chaise remplace le lit et assoit la situation. Le plafond est trop bas pour se relever et la chaise se balance nerveusement sur ses pieds. Il est désormais impossible de sortir, la porte est fermée et l'air se solidifie lentement.



d'ailleurs, viennent les choses qui ne se
laissent regarder que dans la tête

ce serait un évier à pied
il fait penser à celui dans Les Sims
il fuit au niveau du pied
le pied principal le seul
quelqu'un essaye de poser ses mains
pour boucher la fuite

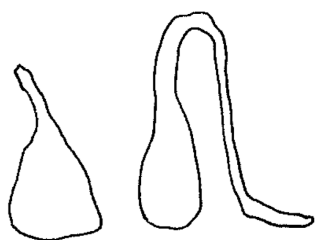
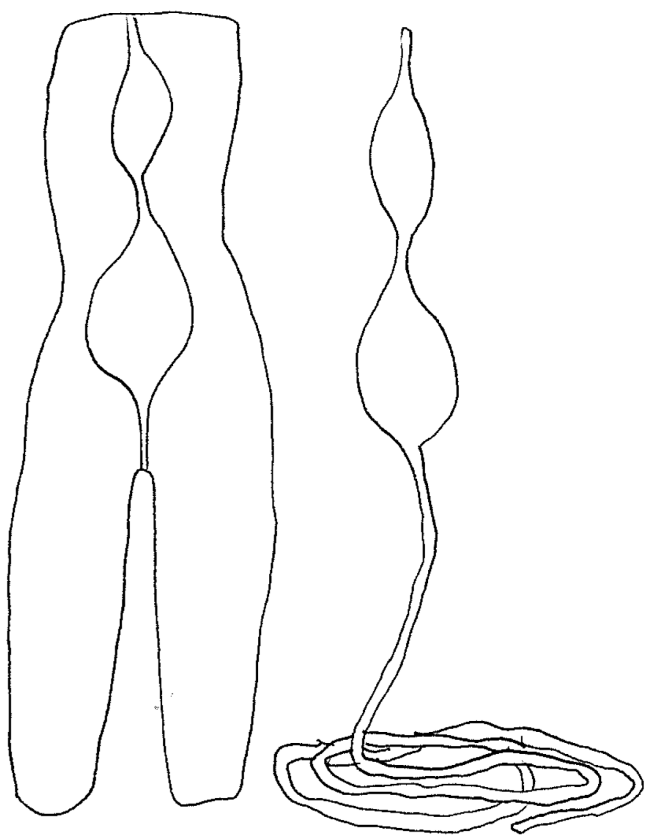
c'est une rivière au bord d'un tapis
un tapis au bord d'une rivière
une rivière à la berge du tapis
un tapis aux pieds de la rivière
un tapis mouillé
un tapis dans la rivière
il flotte à peu près
pas pour longtemps

C'est une intuition molle, latente, tout à fait domestique. Je suis devenue si proche de certains de mes objets qu'ils se sont mis à me regarder. Ils sont devenus une extension de ma mémoire. Contenant de certains souvenirs, certaines intentions. Ils s'inscrivent presque dans l'espace de mon corps, comme des membres en plus, des prises sur les parois de mes intérieurs.

Les travaux urbains provoquent aussi cet effet. Les immeubles non-finis, les trous béants dans la chaussée. Brèches apparentes, laissant apercevoir les organes du gros organisme, celui qui nous transporte à l'intérieur des mêmes limites. Les limites dures des trottoirs et des murs et des portes.

Une fois, je regardais un paysage à travers la fenêtre, fascinée. Les ruines d'un château, coincées entre image et réalité. Je m'en suis rapprochée. Elles étaient faites de carton, des morceaux scotchés au sol, seulement deux dimensions. Un décor plat, qu'on aurait pu piétiner par la pensée.

Elles marchaient interdites dans les dunes. La mer une masse noire, dense. Plus d'horizon pour la différencier du ciel. La lumière dure asséchait leur peau en fond d'écran les silhouettes des usines. Les immenses machines comme un troupeau de vaches, paisibles et presque éternelles. Je l'appelle devant moi et je lui demande qu'est ce que c'est ici. Elle se retourne du sable s'était déjà niché dans ses rides. Il n'y a que de la nature ici elle me dit. Je comprends que nous n'existons pas plus que le reste. Les pas sur le sable et le vent dans les buissons produisent une nappe de son confortable. Un son qui frotte contre tout et toutes et nous oublions que nous marchons. Je me sens fatiguée. Enfermée dans le bruissement de l'air comme dans des draps, la lumière est toujours grise et le temps semble couler à la vitesse du vent. Nous ne savons pas si le soir se lèvera demain.



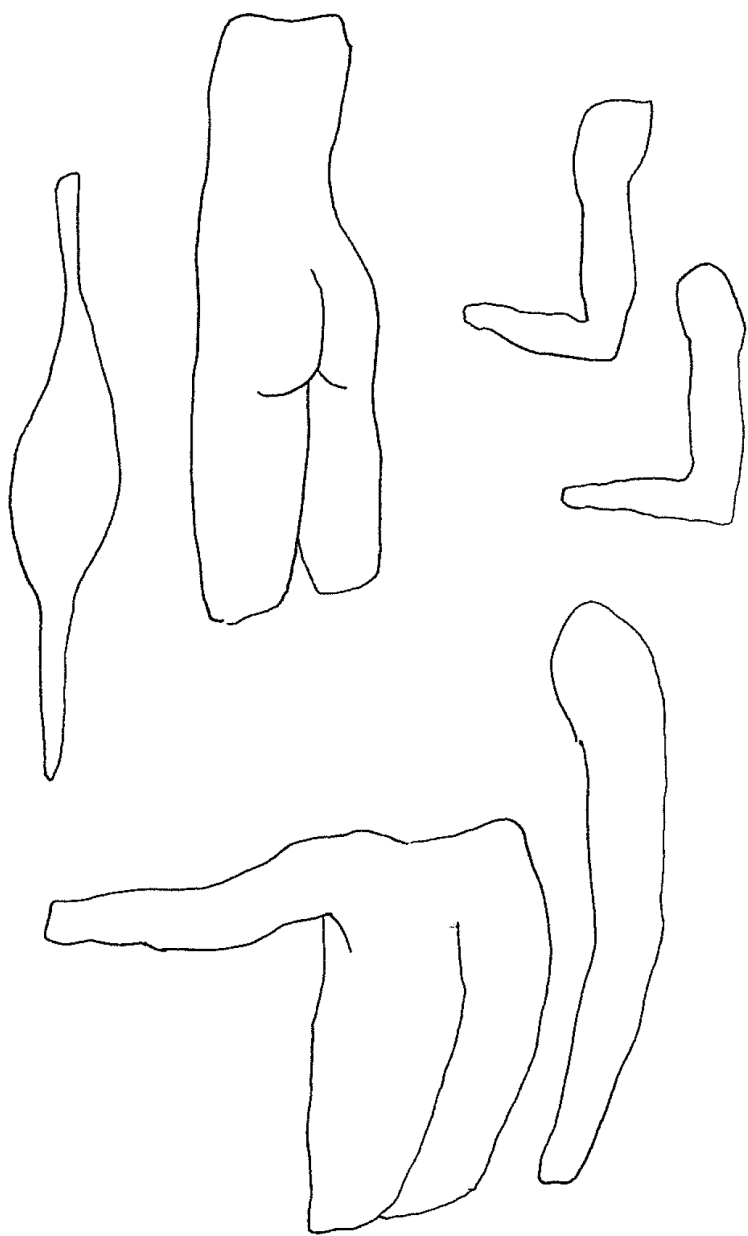
que les corps étrangers ne le soient
étrangé
que ce mot puisse

étrangères des bactéries qui se glissent
sous la peau
créent des nids à l'insu des hôtes

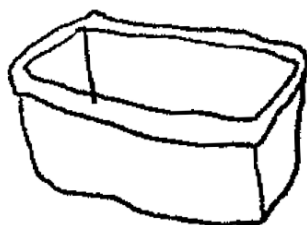
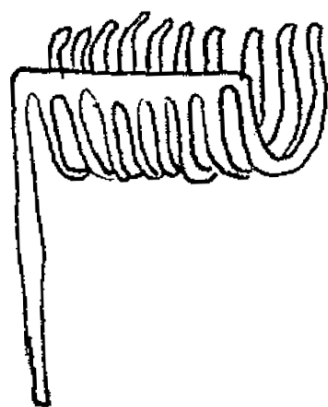
que j'aurais envie de gratter pour les déloger
alors que ces choses elles mêmes tentaient de se
reclure dans un ilot vivant

protection molle de mon corps
enveloppe mal fermée
en transit

que je puisse accepter tous les autres petits
êtres qui me composent à mon insu
que les virus ne soient que des voyageurs
dans mon bed & breakfast



De nouveau, les formes se rattachaient ensemble. C'était comme si ses yeux ne pouvaient s'empêcher de fondre les choses entre elles. Un flot de pensée ambigu qui ne différenciait que l'intensité et la couleur des choses. Les contours semblaient inutiles. Pourtant les médecins avaient dit que ce serait réglé pour de bon. Le problème venait d'une déformation de la rétine, et les moyens techniques d'aujourd'hui permettraient de la corriger aisément. A l'examen de contrôle, on lui a dit que tout était en ordre. Elle n'a pas osé dire que ça recommençait. Le problème venait d'ailleurs. Peut être que ses yeux le pouvaient, mais elle n'arrivait pas à lire les images. Sa pensée ne cessait de dépasser les limites. Et cela ne faisait qu'encourager son corps à se heurter aux obstacles du quotidien. Elle se cognait constamment. Il n'y avait pas de distinction entre le point le plus loin du paysage et le premier plan, alors, c'est comme si elle y était déjà, au point le plus loin.



j'ouvre la fenêtre
rien
je referme la fenêtre

j'ouvre la fenêtre
rien
je laisse la fenêtre entre-ouverte
je pars

je reviens
rien
je referme la fenêtre
je fais mon sac
je pars

passer l'éponge
encore et encore
sur l'humidité qui revient toujours

lisser une surface imaginaire de la main,
à hauteur de poitrine

serrer le poing, la main devant soi, en face de
l'épaule gauche

lâcher prise de la main

faire un pas en arrière

faire deux pas vers la gauche

se retourner et inspecter du regard l'espace
derrière soi

se replacer au positionnement initial

répéter la suite de mouvements

étendre du linge sur un fil accroché
dans l'horizon

projeter le regard par la fenêtre

tenir un linge imaginaire par les deux
extrémités avec les mains, à hauteur d'épaule

l'accrocher sur un fil allant du corps à un point
très loin, à hauteur de regard

mouliner (actionner la poulie) pour éloigner le
linge

le regarder au loin, remué par le vent

c'est donc ça le grand mystère de l'eau

construire un petit bassin en argile sur un
sol lisse

le remplir avec de l'eau

rajouter des branches de ruisseau avec
des barrages

quelques nouveaux parcours possibles

ouvrir un barrage

laisser l'eau couler

et ainsi de suite

regarder l'eau se mouvoir comme
un animal timide

Marie Kondo salue la maison sous le regard
(attendri, condescendant) des Américains

s'asseoir sur ses genoux sur le sol

en regardant une personne imaginaire qui
serait à côté, debout

délimiter du bout des doigts une zone de
sécurité autour de soi, qui permet de ne plus
voir l'extérieur

fermer les yeux

remercier mentalement la maison

la gêne verticale

vous êtes sur un poteau imaginaire,
tenu en équilibre par un fil
accroché au sommet de votre crâne

vous avez les mains moites

et un pull qui gratte un peu et n'arrête pas de
remonter et de laisser votre ventre découvert

il y a de la poussière sur vos manches

*En fait, l'activité liseuse présente au
contraire tous les traits d'une production
silencieuse : dérive à travers la page,
métamorphose du texte par œil voyageur,
improvisation et expectation de
significations induites de quelques mots,
enjambements d'espaces écrits,
danse éphémère.*

Michel de Certeau - *L'invention du quotidien*
Lire, converser, habiter, cuisiner... p. XLVIII
Gallimard, 1990

Le regard et les mots

Le corps erre dans la maison, dans la carte de son esprit. Il parcourt des chemins au fil de ses pensées. On pourrait parler de chemins d'erre¹. Ce sont des sillons qui se creusent, et permettent de spatialiser les états d'âmes. Parfois, certains déplacements deviennent symptomatiques. Je sors du lit pour aller aux toilettes. J'en sors et je tourne à gauche, je prends le couloir et je me retrouve dans la cuisine sans savoir pourquoi, sûrement pour une bonne raison, motivée par mon estomac ou peut être par quelque chose d'autre, d'inachevé.

Alors, je pense à Geneviève Asse. Grandie dans l'océan. Des séries de presque monochromes gris. Une ouverture, un infini, une multitude de minuscules horizons. Et puis aussi à Valentine Schlegel qui affiche sur la porte de son atelier un panneau à deux faces «Je dors / Je travaille». Elle fabrique des théières et des cheminées, pour ses proches et ses amis, plongée dans la matière de sa vie.

La pensée écoféministe définit l'oppression systématique des femmes comme étroitement liée à la domination de l'homme sur la nature. La femme incarne dans l'imaginaire patriarcal la fécondité, le mouvement cyclique et l'intuition, elle est une force sauvage et mystérieuse, effrayante, à explorer, exploiter, contrôler. L'histoire collective est construite en grande partie à travers les récits des hommes. Des récits de conquête, de chasse, de domination, de Héros². Ces histoires peuplent le croissant visible de la civilisation³.

Qu'en est-il des autres récits ? Ces récits encore invisibles, ces façons d'habiter le monde autrement que dans une logique de domination de la nature.

Les émotions sont des faits, des informations. Elles sont de réels outils de compréhension du monde. L'art est une source d'information⁴, et l'information compose le monde.

Notre époque est marquée par la dématérialisation de l'information, de la pensée, et de tant d'autres aspects de la vie quotidienne. *L'invention du smartphone* marque un point de non-retour avec la possibilité d'être constamment reliés à une globalité d'informations. C'est à croire que la surface de la terre ne sera bientôt qu'un support à la dématérialisation de la pensée, un sol pour les serveurs qui nourrissent le cloud qui est désormais posé comme une strate de plus à l'atmosphère.

L'accès à ces informations envahit de plus en plus moments de respiration, de regard dans le vide, par des images, plus d'images, il suffit d'un seul mouvement de l'index pour parcourir des vallées d'instant. La pensée elle-même devient fragmentée, elle s'éloigne de l'ici et maintenant, de la matérialité de la vie quotidienne.

La réalité semble constamment gagner en pixels.

Le réel résiste, les émotions continuent de faire surface et n'ont toujours pas cédé leur place à la seule culpabilité de la production, à l'optimisation, et à l'oubli.

Pour s'assurer que notre réel nous appartient toujours, il faut commencer par l'observer, se mettre à l'écoute de tous ses minuscules aspects.

Et puis, la pensée se range bien mieux dans le quotidien que dans une base de données. Dans les maisons, dans les sentiers, dans les cafetières. Elle peut s'y blottir et grandir, se troquer et s'écouler ailleurs.

Dans son essai *Pour un nouveau roman*⁵, Alain Robbe-Grillet considère qu'il est temps de regarder les choses pour ce qu'elles sont vraiment, dans leur réalité. Dans le roman, les objets n'existent pas pour ce qu'ils sont, ils ne sont que le décor des actions des personnages. Ils sont seulement signifiants, comme teintés d'une émotion, subjectivisés. Parfois, quand l'attention est particulière, ou aidée d'une représentation (par le cinéma, la photographie, et même le dessin), d'un coup on les voit. On les voit pour ce qu'ils sont. Ils sont, juste. Ils résistent à l'interprétation, ils sont indifférents à nous, mais nous ne le sommes pas à eux.

Les mots sont des espaces de vie. Ils permettent de se déplacer à l'intérieur de nous mêmes. Autant d'espaces de projection du réel, qui s'y superposent parfois comme un filtre magnifiant, parfois pour le percer et le mettre à nu.

L'expérience de l'écriture permet de s'essayer à d'autres réalités, de projeter son regard autrement. Il en va de même pour le rêve, le demi sommeil, ou la rêverie éveillée. Ces moments de conscience poreuse où enfin, la matière retrouve sa liberté, le temps aussi. Dans le sommeil on s'habite différemment, on habite différemment le monde.

La rêverie ouvre l'espace, elle le déforme, le teinte, lui donne une texture. Mais surtout, elle ouvre le champ des possibles, et poétise le réel.

Gaston Bachelard évoque l'attention particulière dans laquelle se trouve le rêveur éveillé face à l'eau dormante. Dans l'eau dormante le monde se repose, et le rêveur adhère au repos du monde.

Cartes et lignes d'erre : traces du réseau de Fernand Deligny (1969 - 1979), L'Arachnéen, 2013

Les adultes tracent des cartes sur lesquelles ils reportent leurs propres trajets puis, sur des calques, les lignes d'erre des enfants. «Pour rien, pour voir, pour n'avoir pas à en parler, des enfants - là, pour éluder nom et prénom, déjouer les artifices du IL dès que l'autre est parlé.» Ces cartes ne servent ni à comprendre ni à interpréter des stéréotypies; mais à «voir» ce qu'on ne voit pas à l'oeil nu, les coïncidences ou chevêtres (lignes d'erre qui se recoupent en un point précis, signalant qu'un repère ou du commun se sont instaurés), les améliorations à apporter à l'aménagement de l'espace, le rôle des objets d'usage dans les initiatives des enfants, leur degré de participation à telle tâche coutumière au fil des jours, l'effet sur eux du geste pour rien d'un adulte (un signe, un repère supplémentaire), etc. [...] Ces descriptions minutieuses, rédigées à partir d'entretiens avec les auteurs des cartes, ont une visée explicite, voire polémique : elles entendent montrer concrètement ce que furent les lignes d'erre, insister sur ce qui fut une pratique, fondée dans une approche spéculative du langage et de l'humain certes, mais mise en oeuvre dans le contexte d'une organisation matérielle extrêmement précise. [...] La redécouverte de ces cartes relance moins la question de l'autisme que celle de l'invention institutionnelle d'un espace commun, d'un terrain d'change (voire de jeu) par-delà les r-gles sociales et les catégories du normal et du pathologique.

Ursula K. Le guin, *La théorie de la fiction comme sac à provisions*, 1986

Ainsi le Héros a-t-il décrété, par l'intermédiaire de ses porte-paroles les législateurs, premièrement, que la forme correcte du récit soit celle de la flèche ou de la lance, qui part d'ici et va tout droit là et TCHAC ! atteint son but (qui tombe raide morte) ; deuxièmement, que la préoccupation principale du récit, roman compris, est le conflit ; et troisièmement, que l'histoire ne peut être bonne si lui n'y apparaît pas.

Ursula K. Le Guin, *Femme, nature sauvage*, 1986

Les anthropologues Shirley et Edwin Ardener, parlant d'une culture villageoise africaine, ont fait une forme mentale utile et intéressante. Ils ont tracé deux cercles qui se chevauchent largement mais pas complètement, de sorte que le centre de la figure est le grand ovale de l'entrelacs, et de chaque côté de celui-ci sont confrontés à des croissants de non chevauchement. L'un des deux cercles est l'élément dominant de la culture, c'est-à-dire les hommes. L'autre est l'élément muet de la culture, c'est-à-dire les femmes. Comme l'explique Elaine Showalter, « Toute la conscience masculine est dans le cercle de la structure dominante et donc accessible ou structurée par le langage. » Le croissant qui n'appartient qu'aux hommes et le croissant qui n'appartient qu'aux femmes, à l'extérieur de la zone commune, centrale et civilisée de chevauchement, peuvent être appelés « la nature sauvage. » La nature sauvage des hommes est réelle ; c'est l'endroit où les hommes peuvent aller chasser, explorer et vivre des aventures masculines, loin du village, du centre commun, et c'est accessible et structuré par la langue. « En anthropologie culturelle, les femmes savent à quoi ressemble le croissant masculin, même si elles ne l'ont jamais vu, car il fait l'objet d'une légende... Mais les hommes ne savent pas ce qu'il y a dans la nature », c'est-à-dire le no man's land, le croissant qui appartient au groupe Tu, le groupe silencieux, le groupe au sein de la culture qui n'est pas parlé, dont l'expérience n'est pas considérée comme une expérience humaine, à savoir les femmes.

Douglas Huebler, *Statement*, 1969

People deny words have anything to do with art. I don't accept that. They do. Art is a source of information.

My work is concerned with determining the form of art when the role traditionally played by visual experience is mitigated or eliminated. In a number of works I have done so by first bringing "appearance" into the foreground of the piece and then suspending the visual experience of it by having it actually function as a document that exists to serve as a structural part of a conceptual system. The systems used are random or logical sets of numbers, aspects of time, or propositions in language; the documents of "appearance" are photographs that have been made with the camera used as a duplicating device whose operator makes no "aesthetic" decisions.

Whatever is visual in the work then exists arbitrarily and its real existence remains as itself – in life along with everything else – separate from art and the purposes of art.

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Les éditions de minuit, 1961

Une voie pour le roman futur, 1956

p. 18

Or le monde n'est ni signifiant ni absurde. Il est, tout simplement. C'est là, en tout cas, ce qu'il a de plus remarquable. Et soudain cette évidence nous frappe avec une force contre laquelle nous ne pouvons plus rien. D'un seul coup toute la belle construction s'écroule : ouvrent les yeux à l'improviste, nous avons éprouvé, une fois de trop, le choc de cette réalité têtue dont nous faisons semblant d'être venus à bout. Autour de nous, défiant la meute de nos adjectifs animistes ou ménagers, les sont là. Leur surface est nette et lisse, intacte, sans éclat louche ni transparence. Toute notre littérature n'a pas encore réussi à en entamer le plus petit coin, à en amollir la moindre courbe.

Bibliographie

Chantal Akerman, *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, 201 minutes, 1975

Samuel Beckett, *Mal vu mal dit*, Les éditions de minuit, 1981

Anne Boyer, *Clickbait Thanatos. On the poetics of post-privacy*, reallifemag.com, 11/01/2017

Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, Quadrige, 1957

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Le livre de poche, 1942

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. arts de faire*, Gallimard, 1990

Mona Chollet, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, 2016

Jonathan Crary, *24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, La découverte, 2016

Marguerite Duras, *La vie matérielle, P.O.L.*, 1987

Marguerite Duras, *L'homme atlantique*, Les éditions de minuit, 1982

Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais*, Exils, 2007

Douglas Huebler, *Statement*, 1969

Robert Lax, *1 2 3 Poèmes et journal*, Héros-Limite, 2011

Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019

Ursula Le Guin, *The carrier bag theory of fiction*, 1986

Ursula Le Guin, *Femme nature sauvage*, 1986

Yvonne Rainer, *No Manifesto*, 1964

Yvonne Rainer, *Feelings are facts*, Mit, 2013

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Les éditions de minuit, 1961

Clément Rosset, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Les éditions de minuit, 1977

Simone Weil, *La personne et le sacré*, Allia, 2018

Monique Wittig, *Le corps lesbien*, Les éditions de minuit, 1973

Monique Wittig, *Les guérillères*, Les éditions de minuit, 1969

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 10/18, 2001

Achevé d'imprimer à l'Ebabx
novembre 2019

